

ARGUS de la PRESSE

Tél. : 742-49-46 - 742-98-91
21, Bd Montmartre - PARIS 2^e

N° de débit

LETTRES FRANÇAISES
5, Faubg Poissonnière-IX^e

11 OCTOBRE 1967

17 OCTOBRE 1967

Le journal de

Au Luna- de l'art conte (II)

C'est par mégarde que la mention (à suivre) a été omise la semaine dernière (voir « Les Lettres Françaises » n° 1202).

Résumé des chapitres précédents

Paul Antoine-Lovin, critique d'art de son état et spécialiste des Biennales internationales, a vu, dans l'actuelle manifestation au musée national d'Art Moderne, la mort de sa profession. Il constitue d'ailleurs un cas isolé, la plupart de ses confrères préférant parler de mutations exaltantes en couvant des yeux les productions d'une génération qui essaie pourtant, par tous les moyens, de

dire... de la Biennale des textes de personnalités très officielles de tous les pays du monde chacun voulant montrer que ses jeunes à lui ne sont pas moins révoltés que ceux des autres. Jeune lui-même, il s'est révolté et a décidé de jeter aux orties son titre de critique d'art pour retrouver l'œil neuf d'un simple tartempion.

Les nécessités de la mise en pages réduisant considérablement l'espace que P. A.-L. aurait aimé voir accorder aux nouvelles préoccupations esthétiques de plus de 2.500 exposants de moins de trente-cinq ans et de toutes nationalités, nous nous contenterons de reproduire, sans commentaire, ses notes et ses découpages.

Jazz

Dimanche 1er et 8 octobre, à 18 h. 30. Dans le cadre de la Biennale de Paris, à l'auditorium du musée d'Art Moderne de la ville de Paris. (P. A.-L. a conservé les très jolies feuilles de couleur distribuées par l'office des relations publiques de l'O.R.T.F.)

Marion Brown

Né à Atlanta en 1935, sa mère chantait dans les églises au sein de groupes de Gospel. Le premier orchestre où il se fit connaître fut celui de Johnny Hodges, en 1957. Par la suite il acquit une grande réputation, à New York, aux côtés de Archie Shepp, John Coltrane et Albert Ayler. Il jouera avec une formation de musiciens français : Aldo Romano (batterie), Bob Guérin (basse) et Jeah Frénay (piano).

En fait, il a joué avec Eddy Gaumont (batterie), un jeune Versaillais avec la frénésie duquel les autres musiciens devront compter, il a couvert de son « feu à volonté » les plus insupportables cris aigus d'oiseau blessé.

Le Quartet de Jean-Luc Ponty :

(Premier prix de violon au Conservatoire de Paris en 1960, précise la feuille jaunie de l'O.R.T.F.) avec Jean-Baptiste Eisinger (piano), Roger Lucioni (saxo) et Daniel Humair (batterie) qui est, aux Etats-Unis, le musicien le plus connu de tous ceux qui vivent en France. Né à Genève en 1938. Vient à Paris à vingt ans.

Accommoder Mozart ou Bach à la sauce Jazz depuis deux ans avec les « Swin-

gle singers » ne l'a pas empêché de jouer étonnamment bien avec Marion Brown, un soir de la semaine, au Bœuf-à-l'Escamote, rue des Blancs-Manteaux.

Du passage de Marion Brown, l'un des leaders de la « Nouvelle Musique », on trouve un très intéressant écho dans Jazz Hot, octobre 1967, dans une interview accordée à Michel Le Bris, Bruno Vincent et Jean Frénay publiée sous le titre, idiot et sans aucun rapport avec l'article, de « l'Afrique a vaincu ». La trouvant passionnante de bout en bout et ne pouvant décemment pas la reproduire en entier, P. A.-L. vous en propose les vingt premières lignes :

Q. — Marion, vous êtes en Europe pour quelques mois...

R. — Je pense rester en Europe jusqu'en février 1968. Je rentre en mars aux Etats-Unis pour enregistrer un deuxième album pour « Impulse ». Ensuite j'ai un poste de conseiller musical pour le jazz dans une université du Massachusetts, conférences et concerts. J'espère en plus avoir ensuite plusieurs concerts dans des universités avant l'été, après je pense vivre un moment à la montagne, à moins que ce ne soit à New York, pour travailler à un livre. Pour le moment, je rassemble des notes de voyage. Juste des notes parce que, vous savez, je suis musicien et mon regard est spécifiquement celui d'un musicien. Il ne s'agit pas d'un roman ou d'un compte rendu de voyage, mais juste des choses telles qu'elles se produisent réellement devant mes yeux, comme si je prenais une photo. C'est pour l'instant mon projet principal.

Spectacles

— Mais maman, ça n'est pas une saleté, c'est un copain !

Pas de décors. Des costumes de ville. Une grande blonde en robe rose, en châte noir et en accent allemand. Un noir africain. Et de sombres dialogues sur « être différent » et « que diront les voisins ».

Un louable effort pour atteindre au paroxysme qui met les acteurs tellement en nage qu'il devient difficile de ne pas les applaudir, même si les conventions (celle d'un théâtre sans décors et celle, littéraire, du dédoublement soudain d'un même personnage) rendent la participation à ce qui est censé les émouvoir assez difficile. Il s'agit de la pièce originale de Kepa Amuchastéguy (né en 1941 à Bogota Colombie). P. A.-L. a été la voir pour rien, c'est la critique théâtrale qui doit en parler.

Sainte Genviève dans le Toboggan

Les gribouillis de P. A.-L. pendant une répétition :

Des gammes à l'orgue électrique. Do ré mi fa sol la si do, et une jeune fille sur une pointe qui lève très haut l'autre jambe. Une autre qui parcourt la scène

Les Lettres françaises

sur un tricycle d'enfant. Heureuses gens que ces photographes. Une voix féminine avec un accent français qui dit « thank you for coming », et la même : « Bon, on commence ? Joran, tu peux donner les programmes aux « Soft Machines » ? Il faut mettre les costumes, hein ? L'orgue qui tient des notes. « Joran, c'est pas le bon ordre... Dis donc, non Graziella, il est tout cassé mon chapeau j' te l' donne pas. Bon commençons. » Ce soir, on commencera par le mariage ? « Oh Yeah Oh Yeah » chante un micro. On s'habille en crapauds ? Non. Les projections commencent. Plus « psychédélique », on ne peut pas faire : ébulescences, irisescences, avec ces deux filles prisonnières de leur sac à cerceaux, c'est la danse des cactus, c'est les visions du champignon sacré. Et la guitare et l'orgue démesurément amplifiés : à 9 heures, Guy Béart joue et on ne peut plus travailler.

Programme

Programme : « The Epileptik Flowers » (Les fleurs épileptiques) présentent les chorégraphies de Graziella Martinez et Martine Barrat, une série d'actions avec les « Soft Machines » (je parle qu'avec leurs cheveux longs et leur drôle de musique de Rock and Roll électronique vous les avez vus à la télévision) et « The Sen-

Les Arts

Détail des frais

Dernières dépenses :	
— Collants danse	620
— Toboggan	450
— Acier (tubes, vis, cage)	400
— Vélo	50
— Soutiens-gorge	296
— Baignoire	80
— Transport baignoire	70
— Collants Repetto	240
— Pantalons plastiques (3)	210
— Corset	50
— Chapeaux (60 + 50)	110
— Tubes acier visés pour la cage	260
— Matériaux pour les recherches de costumes, (Couleurs tissus mousse, etc.)	400
— « Musicien arabe »	500
— Heures supplémentaires	

TOTAL

Tous les artistes participent gratuitement à ce spectacle et les peintres ont payé eux-mêmes leur matériel.
Réalisation et organisation : Martine Barat.

Manifestation IV

En attendant que l'auditorium occupé par la manifestation « Humour à dessein » soit libéré pour être remplacé par un colloque sur les revues d'art.

P. A.-L. a vu : Une colonne Morris d'un nouveau genre, avec, à l'affichage, quatre bambins qui vous regardent bien en face : Buren, Parmentier, Mosset, Toroni. Et une voix dans un haut parleur qui vous accroche : Dans leur série « Nous vous conseillons de devenir intelligents », Buren... (une diapositive apparaît au plafond qui vous le montre en couleur) Parmentier... (de même) Mosset... (de même) Toroni... (de même), présentent : Manifestation Quatre.

L'art est illusion de dépaysement... (au plafond, s'allument Versailles, le Moulin Rouge ou la place de la Concorde) pas la peinture de Buren, égrène une voix grave alors que s'éclaire, sur le mur d'en face l'œuvre correspondante, un grand format carré avec des rayures verticales, Mosset (même processus éclairant un

format identique avec seulement au centre un petit rond), Parmentier (idem, sous Buren, des rayures horizontales), Toroni (des pointillés)...

Un temps de silence, celui de la réflexion, agrémentée de quelques projections diapositives et à nouveau :

L'art est illusion de liberté... pas la peinture de Buren... Mosset... Parmentier... Toroni... L'art est illusion de présence... pas la peinture de Buren... Mosset... Parmentier... Toroni... L'art est illusion de rêve... pas la peinture de Buren... Mosset... Parmentier... Toroni... L'art est illusion de sacré... pas la peinture de Buren... Mosset... Parmentier... Toroni... L'art est illusion de merveilleux... pas la peinture de... (à quel moment, celui du sacré ou celui du merveilleux, sont apparues les femmes nues ? En tout cas, Tartempion est positif, il en est apparu).

(Suite page 28)



Sur une musique des « Soft Machine » : Graziella Martinez.
(Photo Horace.)